

Contribution à l'étude d'une tactique atomique

Autor(en): **Schmidt**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **100 (1955)**

Heft 12

PDF erstellt am: **02.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342703>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

grande puissance, bazookas de tous calibres, canons sans recul, mortiers, etc..., tributaires d'un ravitaillement en munitions dont l'ampleur ne cesse de croître,

Avoir une D. C. A. légère autonome, susceptible de quitter une colonne et d'être instantanément prête au tir, ou de surprendre l'adversaire par des changements continuels de position,

Disposer de plates-formes motorisées, d'un camouflage facile pour le lancement de rockets sol-sol et sol-air ou d'engins téléguidés tels que les SS-10 et SS-11 français »¹.

Il reste à trouver l'arme puissante qui ferait de la chenillette V. P. 90 un redoutable adversaire des chars auxquels elle n'offrirait qu'un but de faibles dimensions, facile à camoufler et très mobile.

Colonel E. LÉDERREY

¹ Voir R.M.S. novembre 1955 (p. 505-515). « Les engins antichars téléguidés » par le Lt. M.-H. Montfort.

Contribution à l'étude d'une tactique atomique

Il faut étudier la guerre pour son temps, son pays, son armée.

FOCH. (*Des principes de la guerre.*)

Dans le numéro de mai 1955 de la *Revue militaire suisse*, j'ai tenté d'esquisser une doctrine d'emploi de l'arme atomique. Il me paraît en effet indispensable, à qui recherche des solutions tactiques, de poser d'abord le problème sur le plan de la doctrine; à ce défaut, on risque de bâtir un système à partir d'éléments épars qui prennent une importance d'autant plus accrue qu'ils ne sont pas rapportés à une vue d'ensemble. La méthode empirique a certes d'excellents côtés, mais elle n'est valable, peut-être vaudrait-il mieux dire rentable, que lorsqu'elle est orientée vers une fin préalablement et raison-

nablement fixée; en d'autres termes, la recherche intelligente acquiert sa véritable valeur lorsque la découverte qui en est le résultat prend figure de démonstration d'une idée ou d'une hypothèse préexistante — celles-ci découlant au surplus de connaissances antérieurement vérifiées et jouant le rôle de prémisses.

Aussi bien, les progrès dans le domaine des sciences consistent-ils uniquement à découvrir pas à pas, en allant du connu à l'inconnu, les lois immuables de l'univers et à en faire des applications qui se meuvent dans le cadre strict des données découvertes. A vouloir viser autre chose, à vouloir chercher la solution en écartant les données de base, on court à l'échec ; à méconnaître le passé, c'est-à-dire cette évolution progressive des événements de toute nature qui nous a fait ce que nous sommes et notre monde ce qu'il est, on provoque une perte d'équilibre, une brisure et une crise et par conséquent des défaillances qu'il sera malaisé de surmonter.

C'est pourquoi, dans une affirmation empreinte d'un sain réalisme, Foch enseigne qu'« il faut étudier la guerre pour son temps, son pays, son armée ».

Il ne s'agit pas d'immobilisme, mais d'actualité : la guerre doit être étudiée pour son temps; il ne s'agit pas d'une formule idéale : la guerre se veut concrète, adaptée au pays, c'est-à-dire à ses conditions géographiques et à la mentalité de sa population ; enfin, il ne s'agit pas de se battre avec des moyens qui ne sont pas les nôtres, car ce qui importe avant tout, c'est de savoir manier l'instrument qu'on a : ce qui permettra à David d'abattre Goliath d'un coup de fronde et aux Suisses de Morgarten, de Sempach ou d'ailleurs de tailler en pièces à coups de hallebardes l'ennemi cuirassé¹.

Si mon dessein premier était de proposer sans retard une solution tactique qui, tenant compte des effets des armes

¹ Le chef du Département militaire fédéral paraît avoir, dans son exposé du 26 octobre 1955 à l'occasion du 525^e anniversaire de la « Schützengesellschaft der Stadt Luzern » posé de façon heureuse la question d'une organisation future de l'armée suisse dans le cadre d'un sain réalisme au sens ci-dessus.

nucléaires, permette d'y soustraire au mieux les troupes et les installations tout en donnant au commandement la possibilité d'intervenir à temps et efficacement pour stopper l'ennemi et reprendre l'initiative des opérations, il convient de ne pas brûler les étapes, mais d'étudier au contraire d'abord, et aussi systématiquement que faire se peut, les différents aspects du problème dans leur interférence réciproque ; cela permet tout à la fois d'élargir les bases de discussions et de mûrir les solutions. Ne plus voir qu'une chose : l'arme nucléaire, et tout organiser en fonction, même principalement, de cette chose, si révolutionnaire soit-elle, paraît être de nature à fausser l'optique des événements. Les situations neuves du tout au tout dans l'histoire de l'humanité n'existent que pour ceux qui ignorent l'Histoire. C'est pourquoi j'ai d'abord tenté de poser le problème atomique sur le plan de la doctrine ; mais l'énoncé d'une doctrine d'emploi de l'arme nucléaire n'est qu'un aspect, préliminaire, de la question ; je désire en aborder aujourd'hui un autre : celui de la dispersion et de son corollaire, la mobilité.

L'un des moyens de se soustraire à l'efficacité de l'explosion nucléaire est en effet la dispersion, d'une part parce qu'elle est susceptible d'amener l'adversaire à renoncer, faute de rentabilité, à l'emploi de la nouvelle munition ; d'autre part, parce que la dispersion permet de maintenir une partie des troupes sinon tout à fait hors du rayon d'action du moins hors du rayon des effets absolus, dit rayon des pertes totales, de l'arme atomique.

La dispersion n'est pas une nouveauté ; les armements modernes — mitrailleuses et aviation entre autres — ont déjà, depuis plusieurs décennies, contraint les forces armées à une très large articulation, à des formations relativement ouvertes et à une mobilité accrue. Ce qui est nouveau, peut-être, c'est l'extension qu'il va falloir donner à la notion d'articulation. Différents facteurs concourent à en préciser la mesure :

a) *La puissance de l'arme nucléaire elle-même.* Il convient, en effet, de remarquer que les armes nucléaires n'ont pas

toutes la même puissance et que, partant, leurs rayons d'efficacité seront différents. Il existe, actuellement déjà, une gamme très riche de projectiles nucléaires, allant de la bombe atomique de 2 KT, avec un rayon d'efficacité d'environ 800 m. sur troupes à découvert, jusqu'à la bombe H de plusieurs MT avec un rayon d'efficacité immédiate d'une vingtaine de kilomètres. La première question qui se pose pour connaître la mesure de dispersion à adopter est donc de savoir par rapport à la menace de quelle bombe il faut se disperser. Il est en tout cas probable, sinon vraisemblable, que plus près nos troupes seront de l'ennemi moins elles courront le risque de voir éclater sur leurs têtes une bombe à grande puissance dont les effets seraient aussi désagréables à celui qui s'en sert qu'à elles. Autrement dit : plus on est éloigné de l'ennemi, plus celui-ci peut et a avantage à faire emploi de bombes à grande puissance, et plus on doit disperser les troupes ; en revanche, plus on est rapproché de l'ennemi, plus aussi on peut demeurer concentré, parce que les bombes dont il peut et a avantage à faire usage sont des bombes de puissance réduite. Le vieil adage : « marcher dispersé, attaquer toutes forces réunies » ne sera ainsi pas mis en défaut par l'apparition de l'arme atomique qui au contraire en souligne mieux encore l'impérieuse nécessité. Pour le défenseur, il apparaît que cette règle sera avant tout de rigueur en ce qui concerne la disposition et l'engagement de ses réserves.

b) Un deuxième facteur dont il faut tenir compte pour fixer la mesure de dispersion des formations terrestres est celui de la *rapidité possible du regroupement désirable*.

Il est en effet indispensable pour le chef d'être en mesure de pouvoir concentrer ses moyens en temps opportun sur le ou les points où l'adversaire fait effort soit pour empêcher la percée de son dispositif, soit pour stopper les pointes ennemies soit pour contre-attaquer en vue de rétablir la situation. Selon qu'il s'agit de l'une ou l'autre de ces actions, les moyens devront aussi être plus ou moins tôt à pied d'œuvre. La dispersion correspondra donc ici au plan du chef et aux hypothèses

retenues par lui. Toutefois, tant les moyens de déplacement à disposition que la nature des voies de communication l'influenceront également. La troupe pourra-t-elle être amenée dans son secteur d'intervention par camions, en train, voire par avions, ou au contraire devra-t-elle se déplacer à pied ? Dispose-t-on d'un riche réseau routier ou ferroviaire ? Dans quelle mesure ce réseau est-il sensible aux destructions ? Le terrain adjacent permet-il, si nécessaire, le passage de véhicules, tous-terrains ou non ? Les couverts le long des voies de communication sont-ils suffisants ? etc. Autant de questions qui jouent un rôle pour apprécier le degré de certitude qu'on a de pouvoir actionner les réserves ou d'effectuer des roades et qui constituent un élément important dans le choix de la dispersion possible des troupes.

c) Le troisième facteur à considérer est celui du *terrain* vu sous l'angle de la rentabilité d'engagement de l'arme nucléaire. De même que nous disons d'un terrain qu'il est favorable à l'infiltration de l'infanterie, ou qu'il est favorable à la manœuvre des chars, ou enfin qu'il est favorable à l'action d'aéroportés, de même nous ajoutons aujourd'hui la notion de terrain atomique — notion aussi relative que les autres, mais n'en ayant pas moins une valeur certaine pour l'analyse de la rentabilité de l'engagement de l'arme atomique. En effet, s'il n'y a pas, pour l'arme atomique, d'angles morts absolus, il n'en reste pas moins que tant la configuration que la couverture du sol peuvent localement en réduire le degré d'efficacité. Il est d'autre part logique d'admettre qu'un bombardement atomique n'a guère de sens s'il ne peut être exploité. Or, l'exploitation en profondeur est incontestablement celle qui est le mieux en rapport avec la dépense d'énergie que constitue l'emploi de l'arme nucléaire ; comme elle postule pour sa part rapidité et légèreté en même temps que puissance et grand rayon d'action, c'est à ses éléments motorisés et mécanisés, ou à ses aéroportés que celui qui en fait usage devra faire appel. Il en résulte que le terrain favorable pour l'engagement des armes nucléaires est aussi celui qui favorisera

l'engagement de troupes blindées ou aéroportées ; en d'autres mots, le terrain atomique est avant tout celui qu'on qualifie de terrain ouvert. Conséquence : en terrain ouvert la dispersion des troupes devra être plus grande qu'en terrain fortement compartimenté ou qu'en terrain couvert.

d) Un quatrième facteur à prendre en considération est celui du *genre de combat* que l'on mène. Selon qu'on est dans l'offensive ou sur la défensive, les critères d'appréciation changent en effet :

- dans l'offensive, on s'apprête à faire subir sa volonté à l'adversaire ;
- dans la défensive, on s'apprête à briser la volonté de l'adversaire.

Il n'en ressort pas moins que jusqu'au moment où la lutte décisive est engagée, l'assaillant a l'initiative des opérations et peut, par conséquent, déplacer ses troupes à son gré, tandis que le défenseur demeure sur ses gardes — ce qui implique une certaine immobilité.

Il en résulte naturellement ceci que chez l'assaillant un groupement qui en soi serait justiciable d'un projectile nucléaire du défenseur peut malgré tout être impunément constitué parce qu'au moment où arrivera le projectile (temps nécessaire pour repérer la concentration, pour transmettre le renseignement, pour apprécier la situation, pour prendre la décision, pour exécuter le tir) le dit groupement aura changé de lieu tandis que le défenseur doit fatalement demeurer dispersé tant qu'il est sur l'expectative¹.

e) Il y a lieu de mentionner aussi les *conditions atmosphériques* parce qu'elles ont sur le degré d'efficacité (aussi bien l'action au sol dans le voisinage du point zéro que le rayon

¹ Cela vaut, bien entendu, particulièrement pour les réserves : pour les troupes de premier échelon, par contre, dans la mesure où elles ne disposent pas d'abris ou de positions d'armes répondant aux exigences de sécurité atomique. On sait, en effet, qu'il est possible d'aménager le terrain de manière qu'il offre une protection suffisante contre les effets de projectiles atomiques fusants.

d'action lui-même) une influence qui est loin d'être négligeable. Si nous posons par exemple égal à 1 le degré d'efficacité pour une visibilité de 20 km., le degré d'efficacité ne sera plus que de 6/10 pour une visibilité de 10 km. et de 4/10 pour une visibilité de 5 km. Cela est aussi appréciable que réjouissant, surtout si nous pensons à la ténacité de nos brumes d'automne. Que le brouillard, la pluie, la neige ou, si nécessaire, les fumigènes contribuent à abaisser davantage encore le degré d'efficacité il est à peine besoin de le mentionner¹. La direction et la force du vent doivent également être prises en considération à cause de la possibilité de retombée de particules radioactives.

Aussi, selon que les conditions atmosphériques sont favorables ou non à l'ennemi pour le lancement de projectiles nucléaires et qu'inversement pour nous le risque d'en être la victime est plus ou moins grand, nos troupes devront être tenues plus dispersées², ou pourront rester concentrées.

* * *

Si j'ai soulevé jusqu'ici tant de points divers, sans en épuiser aucun d'ailleurs ni sans les avoir tous signalés, c'est pour mieux montrer la complexité du problème posé à qui est à la recherche d'une tactique atomique, c'est-à-dire à la recherche d'une adaptation de la tactique (et peut-être de la stratégie) aux conditions nouvelles dues à l'apparition de la munition nucléaire. Et comme la guerre n'est pas une science pure, mais une science appliquée, la tâche se complique. Parce que le feu atomique est certainement un des plus puissants et des plus redoutables qui soit, nous vivons sous son obsession ; je crois qu'il y a là un danger qu'il serait grave de méconnaître : celui de se laisser dicter par l'arme, donc par un moyen, la tactique à adopter et la manœuvre à faire. Les manœuvres

¹ Il est intéressant de relever que ce sont les mêmes facteurs qui vont rendre difficile ou inutile une reconnaissance aérienne — de laquelle dépend au surplus pour une bonne part le décellement de l'« objectif » atomique.

² Lt.col. PERRET-GENTIL, dans *L'Armée — La Nation*, n° février 1955, page 17.

du Centre-Europe en 1954 nous en fournissent une démonstration par l'absurde :

Elles se sont déroulées à fin septembre et l'ambiance atomique a été poussée jusqu'à la simulation d'éclatements nucléaires. Le thème adopté mettait en présence deux adversaires à inégalité de conditions : l'un doté de peu de moyens atomiques disposait d'une supériorité numérique accusée, tant en unités qu'en effectifs ; l'autre à l'inverse jouissait d'un large appui d'armes atomiques, dont l'artillerie tactique, mais ses forces étaient quantitativement faibles. Le premier a été gêné par ses forces nombreuses, constamment soucieux de ne pas les concentrer ni de les exposer à des coups massivement destructifs. Le second a manœuvré en vain pour provoquer précisément un tel entassement des éléments de son adversaire. Finalement, il a bien semblé que la guerre atomique se fût circonscrite à des bombardements de PC, victimes toutes trouvées s'ils étaient détectés.

Comment montrer plus clairement que la guerre n'est pas un jeu qui se joue avec une seule pièce, fût-elle une pièce maîtresse, et qu'on ne peut s'y engager avec chances de succès qu'après l'avoir étudiée pour son temps, son pays, son armée ?

Major E.M.G. SCHMIDT

L'exercice « Eclair » (du 18 au 24. 9. 55)

Les manœuvres expérimentales françaises

En plus des grandes manœuvres d'ensemble de la communauté atlantique, chacune des puissances entreprend maintenant des manœuvres expérimentales dans un cadre assez national, où sont étudiés l'emploi tactique de nouveaux matériels ou de formations de nouvelle conception en vue de la guerre atomique. Il est prévu que les résultats de ces études donneront lieu à des confrontations pour réaliser si possible une formule unique.